Zeitschrift: Cahiers d'archéologie romande

Herausgeber: Bibliothèque Historique Vaudoise

Band: 98 (2004)

Artikel: Châteaux, donjons et grandes tours dans les Etats de Savoie (1230-1330) : un modèle: le château d'Yverdon : le Moyen Âge: genèse et création

Autor: [s.n.]

Vorwort: Introduction

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-836054

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Introduction

C'est en 1259 que Pierre de Savoie fait construire un château sur le site d'Yverdon; simultanément il y fonde une ville neuve qu'il ferme d'une enceinte et dote de franchises. Cette fondation s'inscrit dans une vaste entreprise d'occupation du Pays de Vaud, alors morcelé en de multiples seigneuries avec comme forces politiques principales, l'évêque de Lausanne au bord du lac Léman et dans la vallée de la Broye, les comtes de Gruyère sur le bassin préalpin de la Sarine, les seigneurs de Grandson et leurs branches parentes, déployés au pied de l'arc jurassien[1]. Pierre, qui ne porte pas encore le titre comtal, dispose de moyens financiers importants, provenant non pas d'Angleterre mais de toutes ses possessions du Chablais, de Vaud et du Genevois[2], dévolus en bonne partie à la construction de châteaux qui apparaissent en même temps que celui d'Yverdon. Les travaux sont dirigés par un intendant, le clerc de Chambéry Pierre Mainier, nommé maître des œuvres pour la circonstance. Jointe aux comptes de la châtellenie de Chillon, les Archives d'Etat de Turin conservent encore la comptabilité que ce *magister operum* doit tenir pour Pierre de Savoie; y sont consignés les travaux qu'il a commandés pour l'année 1261-1262[3]. Ce document exceptionnel montre ainsi que Pierre, simultanément à Yverdon, construit ou agrandit les châteaux de Romont et de Chillon, et fait dresser la tour de Saillon, ces deux derniers sites dans le Chablais valaisan (Vieux Chablais), administrativement organisé dès les années 1260 par les Savoie en bailliage du Chablais avec Chillon comme centre[4]. Ces constructions nouvelles apparues du temps de Pierre de Savoie se distinguent de celles qui ont précédé, d'abord par la mise en œuvre d'une tour maîtresse, non pas rectangulaire mais de plan circulaire[5], invariablement appelée *grande tour*, ou simplement *tour*, dans la documentation savoyarde (nous utiliserons pour notre corpus le terme de *grande tour*).

À Yverdon et à Romont, cette grande tour de plan circulaire a été intégrée à une construction de plan quadrangulaire, flanquée de tours semi-circulaires (ou plutôt aux trois-quarts circulaires sur l'angle droit formé par la jonction des courtines), que les textes appellent «tournelles» (*tornelle*). Yverdon est traditionnellement reconnu comme le premier château de ce type apparu en Pays de Vaud, désigné du terme de «carré savoyard», ou plus judicieusement appelé «château régulier géométrique», régi par les règles du flanquement systématique. Il abrite essentiellement la résidence seigneuriale et il est appelé *donjon* dans les textes, à une époque (jusqu'au début du XIVe siècle surtout) où il faut encore le distinguer du *castrum*, fermé d'une enceinte et se définissant comme un bourg de château. Il se différencie du «château régulier organique», à la tradition beaucoup plus ancienne, caractérisant surtout les constructions de montagne dont le principe organisateur de la défense est de créer un chemin montant le plus long possible, jalonné d'obstacles perpendiculaires à la progression sous forme de portes précédées de fossés, canalisé par des enceintes ou par divers corps de logis schématiquement disposés en une spirale, de telle manière que l'assaillant présente toujours son côté droit, non protégé par le bouclier, aux ouvrages défensifs du château, en particulier à la tour maîtresse[6]. Marginal dans notre perspective, le type «adextré» sera toutefois abordé dans notre chapitre consacré à la grande tour.

Partant toujours du cas particulier d'Yverdon, nous concentrerons donc notre étude essentiellement sur la version régionale de ces deux phénomènes architecturaux[7] apparus à la fin du XIIe siècle sur le domaine royal français, soit la tour maîtresse de plan circulaire et le château régulier géométrique, adoptant le plus souvent un plan rectangulaire. Ce choix est à notre sens le

plus satisfaisant dans la perspective d'une thèse, non pas d'histoire, ni d'archéologie[8], mais d'histoire de l'architecture; il permet en effet de définir un corpus d'édifices à l'architecture élaborée, souvent bien conservés, autorisant ce genre de discours, assez traditionnel en définitive, qui va s'ingénier à cerner un modèle idéal et générateur et en étudier l'origine, l'évolution et les variations. Cette démarche permettra de proposer parfois une chronologie renouvelée dans le cas d'édifices mal datés par les textes ou non approchés par les méthodes matérielles de l'archéologie, et où ne peut pas encore (faute de moyen financiers), ou plus (faute de bois conservés), être appliquée la technique de la dendrochronologie, ô combien précieuse par son extrême précision, et à laquelle ce travail, aux fins d'affiner la chronologie des typologies notamment, doit beaucoup[9]. Si notre approche délaisse les sites de montagne qui se résument souvent à un semis d'édifices très ruinés, au mieux organisés selon les principes de l'adextrement, fragments de murs très peu parlants, ne livrant souvent qu'une typologie des appareils, toujours scabreuse lorsqu'il s'agit de dater, c'est qu'ils relèvent surtout de l'histoire matérielle, voire de l'ethnologie, et nécessitent une approche spécifiquement archéologique et historique. Contrairement à la Suisse allemande, très riche de ce genre de ruines déjà bien étudiées de ce point de vue[10], les sites de nos régions ne suscitent pas encore un intérêt suffisant pour que l'on entreprenne des investigations obligatoirement longues et coûteuses[11]. Saint-Martin-du-Chêne, Montagny-le-Corbe ou La Molière attendent encore leur archéologue. On ne dispose hélas d'aucune fouille de référence d'un bourg de château abandonné. On décrira succinctement quelques-uns de ces sites dans notre présentation de l'occupation castrale du territoire environnant Yverdon.

Même s'ils n'ont de loin pas la richesse de ceux de l'architecture religieuse, les châteaux abordés ici ont laissé des décors architecturaux non négligeables. L'étude de la modénature, la typologie des ouvertures de tout genre seront d'un apport essentiel, non seulement pour cerner la diffusion de principes généraux, mais aussi pour suivre l'activité de la main-d'œuvre, dont la comptabilité savoyarde des années 1260–1320 révèle un nombre considérable de noms. La carrière de Jacques de Saint-Georges est déjà bien connue depuis la magistrale recherche d'Arnold-J. Taylor, qui a réuni exhaustivement toutes les mentions d'archives le concernant[12]. On complétera les connaissances que nous avons de cette carrière remarquable par une approche typologique et architecturale plus poussée, avec des jalons maintenant mieux datés par l'approche archéologique grâce à la dendrochronologie[13].

Sur le plan de l'architecture militaire médiévale, le château d'Yverdon, (comme le corpus «savoyard» que nous allons étudier) reste une œuvre d'importance secondaire si l'on se place à l'aune de l'Empire ou des royaumes de France et d'Angleterre[14]. Beaucoup plus exceptionnelle en revanche est la documentation écrite qui l'accompagne, en ce sens qu'elle recouvre, et de façon souvent très détaillée, la quasi totalité de l'existence de ce château, des origines à nos jours, si l'on fait exception de quelques lacunes, la plus grande allant tout de même de 1285 à 1359, sous les seigneurs de Vaud, dont la comptabilité est perdue. Peu d'édifices en Suisse, voire en Europe, peuvent s'enorgueillir d'une telle documentation. Les diverses campagnes de restauration, entreprises dès 1956, ont permis également d'accumuler une très riche information archéologique et matérielle, superficielle encore, mais existante tout de même jusqu'en 1982 (pour les ailes sud et ouest), approfondie ensuite avec l'intervention d'un bureau d'archéologues spécialisés (extrémité nord de l'aile ouest, aile nord et aile orientale). Dans le cadre du très long chantier de l'aile nord (1990–2000), la documentation effectuée par une équipe interdisciplinaire a pu être très poussée grâce à des moyens financiers importants. Il convenait donc de nouer la gerbe: ce travail est une synthèse de toutes les

connaissances accumulées sur l'édifice, lesquelles ne se sont pas limitées à ses seules origines mais se sont étendues sur toutes les périodes de son histoire. De toute façon, avec un monument sans cesse transformé, sans cesse utilisé, jamais figé dans un état de ruine, tel que le château d'Yverdon, on ne peut prétendre en appréhender l'aspect originel tant que l'on n'a pas bien cerné toutes les transformations qui ont suivi.

Même si cet apport n'est pas indispensable au propos principal de cette thèse, nous avons tout de même jugé nécessaire de présenter les périodes récentes – bernoise/moderne (1536–1798) et communale/contemporaine (1798 à nos jours) – de l'histoire de ce monument. Les adaptations successives mettent, à notre avis, en lumière les qualités architecturales intrinsèques du projet original. Ce château, tant par sa masse que par sa portée symbolique surtout, a toujours été, des origines à nos jours, l'édifice le plus en vue de la ville, qu'il soit bien ou mal jugé. Etonnamment, et c'est la force de son architecture, il a pu conserver cette même signification symbolique à l'époque où, devenu une sorte de maison du peuple, il a servi d'école publique, quintessence au XIXe siècle des valeurs égalitaires (en principe) et démocratiques, à cent lieues des idéaux de la société médiévale[15].

Comme pour la première partie consacrée d'abord au château originel, conçu par le maître Jean, secondé de son fils Jacques (de Saint-Georges), nous avons étendu notre enquête afin d'appréhender la signification des transformations voulues dès 1536 par LL.EE. de Berne pour leur résidence baillivale. On s'est intéressé à l'ensemble des châteaux médiévaux, justement construits pour la plupart durant la seconde moitié du XIIIe siècle et en terres primitivement savoyardes, devenus, durant l'époque moderne, résidences administratives des Etats de Berne et Fribourg. S'il le recoupe largement, le corpus défini pour cette seconde partie n'est pas exactement le même que celui de la première partie. Nous n'avons ici qu'esquissé le sujet, car à lui seul il demanderait une autre thèse. Même si les transformations ont été parfois importantes, comme au château de Morges, la portée architecturale des travaux de LL.EE. est tout de même moindre que celle de la construction des châteaux eux-mêmes. Le caractère encore limité de notre approche s'est finalement mis au diapason de l'ambition restreinte des entreprises de LL.EE., qui ont fort opportunément tiré parti de ce qui préexistait.

Cette enquête sera encore plus courte quant à la période scolaire de l'édifice. Si les châteaux médiévaux étaient finalement assez naturellement destinés à devenir des résidences baillivales, leur affectation aux écoles présente un caractère nettement plus fortuit (seuls les châteaux médiévaux de Rolle et d'Echallens ont connu la même destinée). Les transformations ressortissent à l'architecture scolaire cette fois, hors de notre sujet. Il est plus intéressant d'examiner comment le château d'Yverdon, aux dispositions tout de même prédestinées comme on le verra, s'est accommodé de ce nouvel usage.

Enfin nous aborderons naturellement la problématique du château, devenu monument historique, dont on commence à réhabiliter les éléments anciens dès 1903 sous la férule du premier archéologue du canton de Vaud, Albert Naef. On se limitera ici aussi au cas yverdonnois, puisque l'enquête plus générale, déjà bien amorcée pour le château de Chillon[16], est en cours[17]. Il a été jugé utile également de porter un premier regard sur les travaux de restauration récents, conduits par les architectes Pierre Margot dès 1956 et Michel DuPasquier dès 1989. On sera sans doute reconnaissant au premier, assez décrié aujourd'hui, de s'être spécialisé dans la restauration de monuments en une période de désintérêt complet pour le patrimoine construit ancien, ainsi sauvé, là où il est intervenu, de destructions qui n'auraient pas manqué d'être radicales. Les archives de Pierre Margot sont maintenant déposées aux Archives cantonales vaudoises : elles attendent leur historien de l'architecture.

D'aucuns trouveront notre description analytique du château d'Yverdon trop détaillée ou trop alourdie de «preuves» amenées en surnombre. Nous estimons cette démarche nécessaire, d'une part afin de conduire ce genre d'exercice jusqu'au bout, de l'autre pour démontrer l'existence des toitures basses du château originel, qui ne comportait, avant les guerres de Bourgogne, qu'un seul étage sur la cour. C'est en 1992 que nous avions formulé cette hypothèse pour la première fois et amené les preuves qui l'étayent[18]. Pour cela, il a fallu aller contre une interprétation solidement établie, puisqu'elle avait déjà dicté les premières étapes de restauration qui ont situé la *camera domini* et la *stupha* au premier étage et non pas au rez-de-chaussée sur la cour intérieure. À la décharge de l'architecte et des archéologues, qui en étaient à leurs premières investigations, toute preuve matérielle positive fait en effet complètement défaut sur l'édifice. C'est l'étude des textes et le travail de comparaison mené sur d'autres châteaux qui ont permis d'aboutir à ces conclusions. Nous nous sommes donc autorisés à insister sur ce point, d'autant plus qu'il s'inscrit par ailleurs dans une approche fondamentale qui met en évidence les éléments charpentés participant à la défense du château, le plus souvent disparus mais largement évoqués grâce à l'abondance et à la précision des sources écrites.

Comme il n'est pas prévu de publier intégralement les sources écrites touchant le château d'Yverdon (ce qui ne manquerait pourtant pas d'intérêt, vu leur exceptionnelle continuité), nous nous sommes permis, en notes ou en annexes, de les citer abondamment. Notre travail devrait aussi être une contribution à l'interprétation de ce genre de document. Transposant l'adage, selon lequel mieux vaut une bonne photo ou un bon relevé que de pesantes lignes de description où l'on finit par s'égarer, on a voulu l'illustration la plus abondante possible. On l'a agrémentée de commentaires développés qui complètent le texte principal. Certaines redondances avec ce dernier ne manqueront pas d'apparaître: c'est voulu, car on suggère, par la succession de ces textes, une lecture allégée du propos principal, afin de faciliter, espérons-nous, l'entrée dans un sujet passionnant mais complexe.